

ROUGE DE PARIS

JEAN-PAUL DESPRAT

ROUGE
DE PARIS
(1789-1794)

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-110665-7

© Éditions du Seuil, avril 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Adèle et Paul – ma fille et mon fils –,
dont j'ai emprunté les prénoms pour les donner à mes héros.

Résumé des volumes précédents

BLEU DE SÈVRES

Les frères Masson arrivent de leur Limousin natal à Paris en 1760, avec pour seule recommandation celle du poète Marmontel, né dans leur village. Anselme, l'aîné, versé dans l'étude de la minéralogie, va entrer à la nouvelle manufacture de Sèvres où, sous l'impulsion de Mme de Pompadour, les chimistes s'affairent pour retrouver le secret de la porcelaine dure de Chine, redécouvert par un pur hasard en Saxe, en 1709, et demeuré inaccessible depuis au reste de l'Europe. Mathieu, son cadet, né aveugle, brillant organiste, abandonne une prometteuse carrière de musicien pour s'occuper, chez l'abbé de l'Épée, en compagnie du docteur Blanchot, un homme des Lumières, de l'éducation des jeunes sourds-muets.

Anselme se marie, mais, en 1766, sa femme, Fanny, meurt en mettant au monde une fille : Adèle. Le jeune veuf, tout en s'occupant de cette jeune enfant, participe avec son ami Pierre-Antoine Hannong, dont la famille à Strasbourg détient une partie du secret du kaolin, et le vieil académicien Macquer à la mise au point d'une pâte dure française qui sera montrée à Louis XV en 1769, cinq ans après la mort de la marquise de Pompadour.

Au cours d'un voyage en Limousin, Anselme retrouve Lucile, son amour de jeunesse. Il l'épouse et ils auront un fils, Paul, qui naît en 1771.

JAUNE DE NAPLES

La jeune dauphine Marie-Antoinette, arrivée en France en 1770, se lance avec sa sœur Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles, dans une compétition à propos de la porcelaine : Sèvres contre Capodimonte, dont la souveraine italienne a décidé de rouvrir les ateliers fermés depuis dix ans. Anselme est dépêché à Naples où il se rend avec son plus jeune frère, Eustache, le troisième des Masson.

De noirs complots, tramés par l'ambassadeur d'Angleterre sur place, sir William Hamilton, jaloux du rôle joué par des Français à la Cour, vont aboutir à l'assassinat d'Eustache.

Anselme, rentré en France, meurtri, va s'attacher à l'extraordinaire développement de la manufacture de Sèvres dans les premières années du règne de Louis XVI, tandis que son ami, Pierre-Antoine Hannong, mis injustement à l'écart, monte successivement plusieurs affaires périlleuses pour concurrencer la Manufacture royale.

Au dernier jour de 1781, coup de théâtre : on apprend qu'Eustache, à Naples, a laissé sa dernière amante enceinte et qu'un fils, Janvier, est né quelques mois après la mort de son père. Il a alors sept ans et, après une enfance passée parmi les *lazzaroni* de Naples, a été recueilli par un Français. Cette nouvelle stupéfie tellement Anselme qu'il est frappé d'une attaque cérébrale : il ne peut désormais communiquer qu'en remuant les lèvres et en écrivant sur une petite ardoise.

PREMIÈRE PARTIE

LA PIERRE ROULANTE

« Se casser la jambe un si beau jour ! »

Lorsque le masque impassible du pouvoir est fixé dans le bronze, il ne s'anime plus qu'à la lueur des feux d'artifice offerts au peuple ou des incendies allumés par la foule dans ses moments de colère.

Le bronze sied à la majesté ; il la divinise et la rend inaccessible. À pied, l'homme statufié en impose ; à cheval, il écrase son monde. Il en était ainsi depuis 1763, à Paris, de la représentation de Louis XV en selle, érigée, alors que son modèle vivait encore, à l'extrémité du jardin des Tuileries. Sur son piédestal, vêtu à la romaine, coiffé d'un catogan, couronné de lauriers, le plus beau des monarques qui ait jamais régné en France paraissait se disposer à pénétrer majestueusement dans l'allée centrale qui menait au palais parisien des rois, depuis longtemps abandonné de ses maîtres. Le cheval, repliant sa jambe droite, encensant du col, avait la nervosité et la légèreté d'un Pégase qui, cette fois, aurait touché terre et aurait perdu ses ailes à l'instant où son sabot frappait le sol. Le cavalier, montrant du doigt la ville, semblait protecteur, comme Henri IV atteignant les faubourgs d'une cité après les souffrances d'un long siège, ou impérieux comme César venu la mettre au pas.

En ce soir du 6 octobre 1789, le cavalier de bronze caracolait au-dessus d'une houle compacte de crânes et de couvre-chefs. Les hommes étaient en force, la plupart tête nue, hirsutes, au sortir d'une rude journée de labeur, les cheveux collés par la sueur ; quelques-uns étaient en perruque, d'autres, des jeunes gens à la mode, portaient le cheveu au naturel, coupé court, à *la Titus*, ou peigné et rassemblé dans

un catogan noué d'un nœud de velours. Quant aux femmes, presque toutes portaient un bonnet blanc qui dissimulait un chignon ou des nattes. Les plus jeunes avaient laissé couler sur leurs épaules leurs longues chevelures constellées de fleurs d'automne, d'autres encore, plus enjouées, arboraient fièrement d'imposantes tignasses qui, à force d'avoir été étirées ou crêpées par les dents raides des peignes de fer, ressemblaient aux ballons ascendants de MM. de Montgolfier. Ces Parisiennes, jeunes ou vieilles, étaient vêtues de robes fluides, sans corps, et certaines portaient sur leurs épaules, signe le plus visible et le plus gai des temps nouveaux, des châles de couleurs vives, des *pintados* – en coton imprimé dont la vente longtemps proscrite était autorisée depuis peu comme un signe visible de la liberté en marche.

Cette foule attendait sans bouger, mais on la sentait oppressée, traversée d'inquiétudes, travaillée de sourdes rumeurs. Les cous étaient tendus, les regards scrutateurs. Depuis le début de l'après-midi, de bouche à oreille, circulaient les informations les plus folles, murmurées, puis énoncées d'une voix forte et presque avec violence. Il se disait entre autres choses que si les femmes de Paris, parties la veille à Versailles, ne ramenaient pas le soir même le roi, la reine et le dauphin – ou, pour reprendre le cri du jour : *le boulanger, la boulangère et le petit mitron* –, ce serait bientôt la famine, et une charge des mercenaires et des hussards contre le peuple encore bien plus sanglante qu'au début du dernier mois de juillet ; avec, pour finir, un égorgement général, voire l'anéantissement de la capitale.

Parmi ceux qui se trouvaient là, un bon tiers appartenait à la race née pour courber l'échine et mendier son pain : le plus souvent, ils n'avaient pas de logis fixe et dormaient au hasard sous les ponts ou les porches des églises, gagnant leur pitance au jour le jour, n'ayant en poche que quelques liards et une cuillère d'étain dans le cas où ils passeraient à la portée de quelque marmite bouillant à la porte d'une maison charitable. Moins de trois mois auparavant, ils avaient vu tomber la Bastille qui, jusque-là – sans qu'ils s'en soucient vraiment –, leur avait bouché la vue, à l'est de la ville, là où se trouvaient les quartiers populaires. Ils n'avaient pas compris tout ce qui s'était dit

alors dans les gazettes, puisque beaucoup d'entre eux ne savaient pas lire, mais ils avaient vu des jeunes gens, savants, beaux, aimables, monter sur les chaises au Palais-Royal pour leur dire que de cette liberté nouvelle en train de naître découlerait forcément pour eux un sort meilleur.

Par la suite, dès que l'on avait commencé à démolir l'ancienne prison du roi, ils s'étaient habitués à voir le jour entrer de ce côté-là des faubourgs ; ils s'étaient mêlés aux bals que l'on avait entrepris de donner sur les ruines de la forteresse abattue et, depuis, ils étaient tous campés dans la ferme intention de ne jamais plus supporter que l'on revienne au bout de la rue Saint-Antoine édifier de nouvelles murailles qui viendraient leur boucher l'horizon. Or, on disait depuis quelques jours que le roi, à Versailles, n'acceptait pas cette liberté nouvelle, qu'il voulait reconstruire la Bastille et que pour contraindre sa capitale à en relever les vieilles tours déjà mises à bas il était disposé à la charger de nouveaux impôts et à l'affamer.

Dans les rangs de cette populace, les chuchotements, au fil des heures, s'étaient transformés en un sourd et menaçant bourdonnement. Quelques-uns en étaient même venus à désigner la statue équestre du grand-père de leur roi d'un geste vengeur. Il est vrai que, dans les dernières lueurs du jour, le visage de cette idole de fer que le sculpteur Bouchardon avait voulu figer, avait-il dit alors, « dans l'expression de bonté et de clémence qui le caractérisait », apparaissait comme un masque froid, dédaigneux et cruel, qu'un ultime rai de soleil éclaboussait d'une flaque de sang.

Ce n'est que vers 7 heures, dans la demi-pénombre, que l'on vit sur le cours la Reine paraître une cinquantaine de cavaliers de la Garde nationale venus s'assurer en éclaireurs de la tranquillité des faubourgs.

– Le roi revient à Paris ! Le roi revient à Paris ! ne cessait de crier le plus impétueux de ces hommes, un élégant muguet campé droit sur ses étriers et qui s'entendait avec brio à faire exécuter à sa monture des figures de haute école ; sanglé dans un uniforme bleu et blanc, il appartenait à ce nouveau corps dont le général, depuis quelques semaines déjà, était le fameux La Fayette.

Le colonel de cet escadron, apparu peu après, coiffé d'une imposante perruque à marteaux blancs, s'était aventuré au milieu de la foule en donnant de l'éperon dans le ventre de sa monture.

– Le peuple doit accueillir dignement ses souverains ! martelait-il d'une voix forte. Le roi et la reine rejoindront les Tuileries par le jardin en empruntant le pont tournant ! Il faut leur ménager un passage !

– Une haie ! Une haie bien large, pour que le cortège puisse circuler sans encombre ! avait ajouté un troisième homme en décrivant de grands moulinets avec ses bras.

Le colonel, d'un geste plein d'autorité, avait désigné dans la foule une vingtaine de bourgeois qu'il avait distingués d'un coup d'œil en ne se fiant qu'à leur mine et à la coupe de leur habit. Cet officier d'un trimestre, puisque la Garde nationale n'avait que trois mois d'existence, était accoutumé à commander : il dirigeait d'une poigne de fer au faubourg Saint-Antoine une grosse filature de laine. Son choix était judicieux : ceux qu'il avait appelés à la rescousse – cavaliers ou badauds – étaient comme lui des hommes de ressources qui se mirent à leur tour en devoir de désigner quelques dizaines d'individus pour former une double chaîne destinée à fendre la foule et y ménager un couloir.

Le passage ainsi tracé était au départ à peu près droit, coupant la place dans une diagonale qui passait au ras du socle de la statue équestre du feu roi. Si le cortège entourant la berline royale s'était présenté à cette minute, il aurait traversé sans encombre cette forêt de têtes, mais il s'écoula trois gros quarts d'heure sans que l'on vît rien venir. Le piétinement devint général, nerveux et convulsif, et la foule, un moment séparée en deux masses par les bourgeois de la Garde nationale qui se tenaient par les épaules en s'arc-boutant sous la poussée des premiers rangs, chercha bientôt comme instinctivement à se réunir. Les plus impatients parmi les gens du peuple – ceux qui pesaient aux extrémités de cette chaîne humaine – imprimaient même à cette multitude un mouvement de rotation. Du coup, des cavaliers en vinrent à avancer pour essayer de maintenir ouvert ce corridor qui ne formait plus à présent qu'un boyau sinueux ; leurs chevaux effrayés se cabraient et, de cette houle ébouriffée ou chapeauté,

que les premiers crêpes sombres jetés par la nuit rendaient plus menaçante, montaient à présent des cris et des jurons.

C'est à 7 heures et demie passées que l'on vit déboucher l'avant-garde de l'étonnante armée partie de Versailles en début d'après-midi : des femmes en bonnet de coutil, portant des robes colorées, certaines les ayant retroussées jusqu'à mi-mollet et même à mi-cuisse, armées de sabres et de faucilles. Leurs figures exprimaient un air de fureur et de fatigue mêlées. Au-dessus d'elles, dans les premiers rangs, se balançaient deux piques portant des objets ronds qui, dans la pénombre, étaient apparus d'abord comme des lampions éteints ou les citrouilles que l'on sculpte dans les kermesses pour faire des figures grotesques, mais il s'agissait en fait de têtes coupées dont les yeux mi-clos renvoyaient encore un pâle reflet nacré.

Derrière cette cohorte sanglante suivaient les hommes de la Garde nationale, d'abord les fantassins, en rangs compacts, puis les cavaliers en tête desquels caracolait La Fayette, que tous les Parisiens reconnaissaient à sa jument blanche. Une trentaine de ces hommes à cheval encadraient le premier carrosse – élégante caisse, se balançant mollement sur des ressorts souples – dont les dorures étaient atténuées par le crépuscule. Cette voiture était pourvue de hautes vitres, si bien que lorsqu'elle déboucha sur la place on put apercevoir la silhouette de ses occupants : le roi au visage épais, tassé et affalé, coiffé de son tricorne noir ; la reine, figée, rendue plus altière et hiératique encore par sa haute coiffure ; le dauphin et la petite princesse, assis de part et d'autre de leur mère ; enfin, la princesse Élisabeth, sœur du roi.

La Fayette, qui depuis quelques semaines avait commencé à faire preuve d'un esprit plutôt mal avisé dans les affaires politiques, en savait toutefois assez sur les emballements et les enthousiasmes changeants du peuple pour avoir prévu ce qui devait suivre : la famille royale – en dépit des apparences fâcheuses qui la faisaient paraître comme prisonnière et otage – jouissait de suffisamment de prestige encore pour être accueillie par des hourras et de grandes marques de respect. Et c'est en effet ce qui se produisit. Les hommes se découvrirent, quelques femmes esquissèrent une espèce de révérence et

des cris de « Vive le roi ! Vive la nation ! » fusèrent de toutes parts. Si bien que, au moment d'entrer dans le parc des Tuileries, Louis XVI qui, depuis les six longues heures qu'avait duré cette marche, était demeuré quasi statufié, comme s'il s'attendait à être molesté, leva la main pour saluer, souriant avec bénignité, prenant même son fils sur ses genoux pour le montrer au peuple.

Trois jeunes garçons, installés à plus de quinze pieds du sol sur le piédestal de la statue équestre de Louis XV depuis le début de l'après-midi, n'avaient rien perdu de tout ce spectacle. Tous trois, bien découplés, souples et agiles, avaient escaladé le socle de pierre, prenant appui sur leurs épaules tour à tour et s'aidant judicieusement des joints de la maçonnerie ou des faibles reliefs des plaques de bronze qui célébraient en latin les vertus du feu roi.

L'aîné de ces garçons venait d'avoir dix-huit ans, mais son regard était étonnamment décidé pour quelqu'un de son âge. Son visage régulier et grave, ses longs cheveux noirs épais et drus, ses lèvres épaisses, son menton carré fendu d'une fossette lui conféraient déjà toutes les caractéristiques de l'homme fait, tandis que son magnifique sourire, découvrant des dents blanches, le rappelait invinciblement du côté de l'insouciant jeunesse. Ses épaules étaient larges, parce qu'à l'instar de beaucoup de jeunes gens de son temps, qui souhaitaient renouer avec l'éducation virile des anciens Romains, il s'adonnait à la natation dans les eaux à demi boueuses de la Seine. Une veste verte de coutil rayée de noir, des culottes de basin crème, d'épais bas d'estame que l'on portait en semaine, des chaussures à boucles cavalières en faisaient presque un jeune homme à la page, mais sans pour autant qu'on puisse le confondre avec un de ces petits marquis entêtés de suivre les modes.

Ses compagnons devaient avoir quatorze ou quinze ans, habillés presque à sa façon, paraissant même soucieux de le copier, calquant jusqu'à leurs gestes et leurs manières sur lui parce que visiblement ils l'admiraient. Ils n'avaient fait d'ailleurs, une fois de plus, que le suivre puisque c'était lui – le plus âgé et normalement le plus raisonnable – qui avait eu l'idée de les faire grimper là, car il ne voulait

pas perdre une miette de cette journée qu'il regardait d'avance comme historique.

Le benjamin de ce trio était aussi le plus gracieux, avec une tête de chérubin et de longues mèches blondes qui tire-bouchonnaient sur ses épaules. Ses bas détachés de sa culotte, signe qu'il avait fait quelques galipettes en chemin avant de se retrouver sur ce piédestal, retombaient sur des souliers de tripe.

Le cadet, quant à lui, paraissait le plus sérieux et, chose étonnante, portait à l'extérieur de chez lui des lunettes de fer maintenues derrière la nuque par un cordon de velours – l'usage des branches était encore rare. Cela lui donnait l'air d'un petit savant. Sa veste était de grosse laine et il tenait sur ses genoux un cartable de velours comme s'il ne pouvait se passer d'avoir en toute occasion, sous la main, des livres, du papier, des mines de plomb, pour étudier. Il était roux, la figure constellée de points d'or sur une peau à la blancheur de porcelaine. Moins en chair que ses deux amis, plus délicat, fin comme un lutin, il semblait le plus réfléchi de la triade et aussi le plus déterminé.

De ces trois garçons, le brun, l'aîné, était Paul, fils d'Anselme Masson, le porcelainier de Sèvres ; le petit blond à la figure d'ange était Dominique, treize ans, son cousin, fils de Mathieu Masson – le musicien aveugle qui enseignait les jeunes sourds à l'école de l'abbé de l'Épée ; le troisième enfin – celui qui ne se séparait jamais de ses livres et qui allait avoir quinze ans – était Louis Blanchot, l'un des six enfants du fameux médecin des pauvres et le plus âgé de ses quatre fils. Les voir ensemble revient à dire d'emblée que, vingt ans après que leurs pères s'étaient liés d'amitié, ces jeunes gens avaient renouvelé entre eux le pacte autrefois conclu par leurs auteurs.

Lorsque le carrosse royal était passé à leur portée, ils avaient tout comme les autres soulevé leur tricorne. Aucun homme, jeune ou vieux, qui n'était pas ouvrier, portefaix ou mendiant, n'allait dans les rues de Paris sans ce couvre-chef à trois pointes. Dominique s'était même redressé en s'appuyant à l'énorme queue de bronze du cheval royal pour scruter plus à l'aise l'intérieur de la voiture. Son regard – il en était persuadé – avait croisé celui de la fille du roi, Madame Royale, née en 1778 et, par conséquent, sa cadette de quelques mois seulement.

– Elle m’a souri ! répétait-il, comme sous le charme.

– Forcément, nous formions un groupe bien surprenant au pied de la statue de son arrière-grand-père ! avait estimé Louis qui cherchait toujours à savoir le pourquoi des choses.

– Elle m’a souri ! reprenait de plus belle Dominique, se croyant devenu le héros du jour par l’effet de ce regard posé sur lui par la princesse.

– C’est le métier des filles de roi de sourire, finit par laisser tomber Paul. D’ailleurs le peuple serait plus heureux si elles se bornaient à cela !

Il était ainsi le premier à exprimer une opinion quasi politique sur les événements du jour : c’était celle de sa famille et de son milieu où l’on avait accueilli les débuts de la Révolution avec enthousiasme.

Il avait d’ailleurs passé tout l’été dans un état de fébrilité patriotique, délaissant de plus en plus souvent les démonstrations publiques de minéralogie qu’il commençait à suivre au Jardin du roi. Il y était inscrit depuis octobre 1788 dans la classe d’histoire naturelle, avec pour professeur le fameux Daubenton et pour démonstrateur le non moins célèbre La Cépède : il comptait devenir un jour, comme son père, un éminent minéralogiste. Dès le dernier mois de juin, deux mois avant la suspension des cours, comme la plupart de ses condisciples, il avait fait deux ou trois fois le voyage de Versailles pour assister sur les bancs du public aux débats des États généraux ; il avait même pu se faufiler, jouant des coudes, à l’une des séances royales où il entendit le roi s’embarrasser dans ses réponses et Necker saouler l’assistance d’additions et de statistiques rébarbatives. Il avait surtout entendu tonner les voix de bronze de Mirabeau, de Brissot, de Lameth et de Lanjuinais. Leur onde puissante l’avait fait frissonner.

En juillet, il avait participé aux cavalcades effrénées dans les Tuileries sous la charge des escadrons de Besenval et de Diesbach ; il avait été des manifestations du Palais-Royal où l’on avait marché en chantant derrière les bustes du duc d’Orléans et de Necker que l’on venait de rappeler ; premier signe tangible du reflux de l’omnipotence royale.

Le 13 juillet, dans ce même jardin, il avait vu Camille Desmoulins, monté sur une chaise, devant les grilles du Café de Foy, appeler les Parisiens à prendre la Bastille. Le lendemain, il avait été de la marche glorieuse et triomphale du peuple tout au long de la rue Saint-Antoine. Il avait entendu le bruit croisé des canons et des fusils qui roulaient en rafales ; il avait même failli essayer un coup de feu qui, en faisant éclater la pierre à trois pouces au-dessus de sa tête, avait blanchi sa chevelure d'ébène. Enfin, pour la première fois, il avait vu, alignés sur le pavé rouge de sang, des cadavres d'hommes et de femmes qui avaient donné leur vie pour la liberté. Le surlendemain, comme la moitié des Parisiens, dans la cohue de la place de Grève, il avait pu observer le roi, au balcon de l'Hôtel de Ville, saluant le peuple d'un air contrit, une cocarde tricolore agrafée à son chapeau.

Alors, tout comme son père, qui avait l'intelligence des événements malgré la paralysie qui le tenait cloué sur son fauteuil, tout comme aussi les amis de celui-ci, Blanchot, partisan du mouvement, ou Hannong, tenant de l'immobilisme ; comme également son oncle Mathieu – le seul, comme si la cécité lui conférait le pouvoir de percer l'avenir, à avoir clairement prophétisé que le peuple se soulèverait avant la fin de l'été –, tout comme aussi la plupart des Parisiens, Paul, pendant quelques jours, avait cru de bonne foi la Révolution terminée.

Or, presque aussitôt, les intrigues tramées par la Cour pour revenir sur ce qu'elle avait paru vouloir concéder furent connues : les troupes massées autour de la capitale, les tentatives faites pour arrêter l'approvisionnement en grain et en viande de la ville, les émeutes qui s'en étaient suivies dans les quartiers et les paroisses. Les femmes – que le mot famine rend toujours plus hardies que les hommes –, la veille de ce 6 octobre, avaient marché sur Versailles pour ramener la famille royale à Paris afin qu'elle soit caution que la capitale ne mourrait pas de faim.

Et, à présent – car à dix-huit ans on en vient toujours à de rapides conclusions –, sitôt après avoir vu le roi contraint de venir avec sa famille s'installer dans la capitale, il se disait de nouveau que la Révolution était enfin accomplie : que Louis XVI, vivant parmi son

peuple, se conduirait forcément en père bienveillant, que les députés écriraient la Constitution et que tout, ensuite, s'accomplirait selon les prescriptions de la loi consentie par tous.

Grisé par l'émotion et peut-être aussi par cette position de surplomb, sur le piédestal de la statue équestre d'un roi, qui lui donnait l'illusion de dominer le monde, il entreprit un petit discours enthousiaste qui fut très vite interrompu par Louis.

– Le spectacle est ailleurs désormais ! Il faut suivre ! trancha le fils du médecin des pauvres qui, avec un air de sérieux déconcertant, avait contemplé ce grand arroi d'hommes, de chevaux, de têtes coupées et d'équipages. La famille royale va certainement saluer le peuple depuis le balcon des Tuileries... Ce sera le couronnement de la journée !... Il ne faut pas rater ça !

– Pour ma part, objecta mollement Paul, je pense que nous avons vu l'essentiel, et j'ai très soif... Je serais plutôt d'avis de fêter l'événement dans une baraque des Champs-Élysées, autour d'une limonade, bien à l'abri de la cohue. Le roi à son balcon, c'est quelque chose qu'il nous sera donné de voir tous les jours désormais.

– Oh non, Paul ! Fais un effort ! poursuivit le petit rouquin dont l'opiniâtreté était l'un des traits de caractère les plus constants. Ce soir, nous sommes les témoins d'un grand événement et, comme le dit mon père, nous devons ouvrir les yeux et les oreilles en grand afin de pouvoir un jour raconter à nos enfants tout ce que nous aurons vu et retenu d'événements appelés à changer le monde.

Et comme on n'était déjà plus dans un temps où les plus âgés décident de tout, que des idées aussi stupéfiantes que l'abandon du droit d'ânesse ou l'adoption des décisions à la majorité strictement numérique des voix étaient évoquées, Louis se tourna du côté de Dominique pour recueillir son avis. Celui-ci hésitait entre l'envie de boire une limonade bien fraîche et celle de revoir sa petite princesse. Dans son esprit, la seconde était la plus pressante, mais il n'excluait pas de pouvoir boire une limonade après avoir revu sa princesse. Il acquiesça donc à la suggestion de se rendre d'abord aux Tuileries,

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2013, N° 104428 (00000)
– *Imprimé en France* –

